

**Zeitschrift:** Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

**Herausgeber:** Alliance nationale de sociétés féminines suisses

**Band:** 35 (1947)

**Heft:** 743

**Artikel:** Commentaires sur le scrutin de Zurich

**Autor:** [s.n.]

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-266376>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 17.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

du terroir évoqué par elle, au chevet d'un grand blessé, dans une ambulance perdue du Pacifique, qui enveloppait le mourant des plis de la patrie absente.

Ainsi, un diplomate qui voyagerait, dans le pays où il réside, qui irait partout, parler aux humbles, du peuple qu'il représente, connaîtrait bien sa mission et la ferait mieux connaître que par trop de réceptions ou de discours officiels.

Ainsi, lorsque la grande route de la réconciliation et des traités politiques semble barrée, il faudrait ne pas rompre, collaborer quand même sur les plans secondaires, faire du commerce, poursuivre les échanges d'objets matériels ; peu à peu on s'apprécie, on se comprend mieux, les thèses les plus opposées peuvent se rapprocher et s'harmoniser.

C'est, ne vous y trompez pas, la méthode millénaire des femmes qui ont préservé la paix du foyer. Sans casser le fil trop tendu, on va du matin au soir, du soir au lendemain, du lundi au samedi, du premier janvier au 31 décembre, égrenant les actes quotidiens nécessaires qui lient entre eux les êtres qu'un sort commun rapproche et tissant ainsi le lien le plus solide que connaisse l'expérience humaine, la famille.

Ne vaut-il pas la peine d'essayer d'appliquer cette méthode féminine ? L'enjeu est tel, puisqu'il s'agit de la vie ou de la mort de l'humanité, qu'on ne saurait se dérober à cet appel persua-

Toutes les femmes sont reconnaissantes à Mme Roosevelt de l'avoir adressé et de leur montrer l'exemple avec une si simple grandeur.

A. W.G.



Dernièrement s'est éteinte à Genève une personnalité de grande valeur Mme Henriette Gutknecht, d'origine fribourgeoise, infirmière diplômée des états suisse et français, fondatrice de la Pouponnière de St. Claude.

En 1920, riche d'une forte expérience acquise au cours de la guerre de Serbie, puis comme infirmière militaire en France pendant la guerre de 1914-18, elle se rendit à l'hôpital de St. Claude pour y travailler comme infirmière d'abord, puis comme directrice remplaçante.

Voyant les difficultés qu'ont les ouvrières d'usine à soigner leurs bébés, elle s'énut des conditions si précaires de ces petits qui souffraient du surmenage des mères obligées souvent de travailler jusqu'au dernier moment, et qui étaient ensuite abandonnées à des mains mercenaires et inexpertes.

Elle découvrit un jour à 3 km. de la ville dans le beau parc des Avignonnets qui domine St. Claude une vague maison sans aucun confort, sise à flanc de coteau, et dont l'aspect primitif avait tout pour décourager. Cependant elle y fixa son rêve, car c'était la vivante atmosphère de la montagne, la belle clarté ensoleillée du Jura, la proximité et le parfum des grands sapins ; c'était aussi le ravitaillement facilité par le voisinage immédiat d'une ferme. Un coup d'œil lui avait suffi pour voir ce qu'il y avait à faire, pour la transformer en un nid douillet, où les petits chétifs se transformeront un jour en beaux enfants qui feront l'admiration de tous.

L'œuvre, partie avec comme uniques ressources, le montant des pensions, eut dès les débuts modestes. Pendant longtemps, les jeunes gardes n'eurent d'autres lits que les hamacs qu'il fallait décrocher, chaque matin, pour transformer le dortoir en salle de jeu. Pendant longtemps, sans téléphone, il fallait dans les cas d'urgence, la nuit, envoyer 2 jeunes filles en ville chercher le médecin ; pendant longtemps, il fallait aussi sortir de la maison, et brasser la neige, de jour et de nuit, pour entretenir le chauffage central parce que les différents étages de la maison n'étaient pas reliés par des escaliers intérieurs.

Les corvées n'altérèrent jamais la bonne humeur, les épidémies, le rachitisme ne passèrent jamais la grille ; on leur barrait la route avec les rayons violetts arrivés directement du ciel sans bourse délier, avec l'allaitement maternel (qui était une condition d'admission) avec tout ce que la France produit de mieux pour l'alimentation enfantine. Heureuse nichée !... 40 bambins à qui rien ne manque, pas même des mamans,

## Commentaires sur le scrutin de Zurich

Dans le *Schweizer Frauenblatt* du 5 décembre, Mme Studer de Goumoens, la rédactrice, a écrit un article pénétrant que nous ne pouvons reproduire intégralement mais dont nous voudrions donner l'essentiel.

Mme Studer se défend de faire une *né-cologie*, elle se borne à épiloguer sur l'événement. Elle n'accable pas de reproches l'électeur zurichoises ; elle sait fort bien que le citoyen suisse n'est pas plus rétif que d'autres ; à l'étranger, les femmes ont obtenu le droit de vote par décision parlementaire, il est probable qu'elles l'attraient encore si la majorité des électeurs avaient dû le leur accorder.

Elle analyse alors les causes qui sont à l'origine de ce refus de confiance de la majorité masculine : on ne croit pas les femmes capables de comprendre les besoins de la collectivité, on pense qu'elles ne sauront pas y répondre. Cette confiance existait aux temps obscurs du matriarcat, elle a été perdue depuis lors.

On invoque, dans de larges cercles de notre population, une sorte de respect traditionnel envers la femme, qui interdit de la faire descendre dans l'arène politique. Ce respect serait le résidu de l'idéal chevaleresque dont les peuples du Nord sem-

<sup>1</sup> Qu'on permette une parenthèse. La matriarcat ne m'apparaît pas, à la lueur des faibles indices qui subsistent, comme un âge d'or où les femmes participent au gouvernement ; quelques privilégiées, peut-être astucieuses, s'appuyaient sur la crainte religieuse, tyrannisaient leur entourage, la démocratie ne semblait pas née. Il reste, aujourd'hui une trace indélébile de ces siècles révolus : on voit, à l'occasion, de farouches électeurs antiféministes aller consulter une « voyante » enveloppée de mystère ; ils croient ses prédictions, ils suivent ses conseils. Ils ont bel et bien gardé la foi ancestrale dans les facultés intuitives et divinatoires de la femme, mais il faut restituer l'atmosphère... ancestrale aussi.

blent s'être guéris plus vite que nous. Ce sentiment se corromprait facilement et se transformera, lors des campagnes suffragistes, en un ton frivole, dédaigneux, parfois nettement grossier qui se manifeste sur les affiches, les papillons, dans les plai-

santeries que l'on répand à cette occasion.

Il y a aussi les égoïstes endurcis, qui se donnent pour des idéalistes et qui, sous prétexte de défendre l'idéal féminin de la « Cloche » de Schiller ou d'« Hermann et Dorothée », ferment les yeux sur les nécessités de l'époque actuelle et endoctrinent leur entourage féminin, car on « avale » facilement leurs arguments, preuve en soit l'idéologie des « dames de Bürbach ».

Il faudra une somme considérable d'efforts pour modifier la mentalité de la masse. Il y a cependant un progrès réel, si l'on considère le nombre des voix en faveur du vote partiel qui atteint 1/2 du total (1/2 de la précédente consultation) et surtout si l'on parcourt les articles de la grande presse où tant de champions masculins sont entrés en lice pour défendre le suffrage féminin. On peut même enregistrer un résultat positif : dans le 5<sup>me</sup> arrondissement de la ville de Zurich, 2103 voix ont adopté le vote partiel, contre 1799.

Mme Studer suggère que les femmes suisses ne se montrent plus aussi dociles que durant ces dernières décades et ne doute pas de leur indéfendable foi dans la cause qu'elles défendent.

Dans le même journal, un électeur féministe, surveillant le scrutin dans sa commune, nous décrit l'attitude de nombreux votants et termine par une proposition claire et logique : à sa majorité, toute femme ou jeune fille suisse déclarerait si oui ou non elle désire voter. Cette déclaration serait renouvelée tous les cinq ans. Les rôles d'électeurs seraient ainsi allégiés et les femmes qui ont « peur » de la politique ne seraient pas électrices malgré elles.

Ce procédé nous paraîtrait plus équitable

ble que celui du plébiscite féminin que reprend la *Lutte syndicale* et sur lequel revient, à propos des Zurichoises, M. Bridel dans la *Tribune de Genève*. Ce dernier rappelle fort justement l'opposition catégorique de Mme Gourd, à ce genre de consultation. Aux raisons qu'elle avait alors, s'en ajoutent d'autres : si l'on organisait un plébiscite féminin, un résultat défavorable nous enchaînerait pour une période indéfinie. « Les femmes ne veulent pas, clameraient-elles, on l'a bien vu ! » Un résultat favorable, au contraire, serait immédiatement contesté, une majorité d'électrices, referendum en main, aurait vite fait de lui tordre le cou. Un plébiscite ? Non merci. Trouvez donc autre chose, Monsieur Giroud, vous qui accusiez les suffragistes suisses de « laisser aux hommes l'impression de défendre bien mollement leur cause, une cause pour laquelle il vaudrait la peine de manifester plus d'ardeur ».

C'est facile à dire, on voudrait vous y voir !

## Les hommes n'en veulent rien

« D'ailleurs, les femmes n'en veulent rien ». C'est avec cette affirmation, nettement contraire à la réalité, que les électeurs se débarrassent de ceux et de celles qui plaident en faveur du suffrage féminin en Suisse. Ces négateurs ignorent tout des efforts faits depuis cinquante ans par les femmes et les associations féminines en faveur de cette réforme, et il veulent ignorer que ce sont les hommes qui, chez nous, pour des raisons diverses, dont aucune n'est valable, ne veulent pas que les femmes votent.

En effet, dix-sept consultations populaires, intervenues dans les cantons de Bâle-ville, (en 1920, 1927, 1946), Bâle-campagne, (1926, 1946), Zurich, (1919, 1923, 1947), Genève, (1921, 1940, 1946), Neuchâtel, (1919, 1941), St.-Gall, (1921, 1925), Glaris, (1921), Tessin, (1946) ont donné des résultats négatifs. C'est donc que les électeurs ne veulent pas nous donner le droit de vote.

Et quand par hasard, il suffit, comme à Neuchâtel, en ce mois de novembre 1947, de modifier un article de loi pour donner le suffrage communal aux femmes, il se trouve immédiatement un électeur, — comme par hasard un libéral, qui se réclame des droits de la personne humaine et des libertés démocratiques, — pour lancer un référendum, qui ne peut qu'aboutir, car il est signé par des hommes.

S.B.

## A cœur vaillant, rien d'impossible



Mme Henriette GUTKNECHT

jeunes, jolies, vêtues de blanc et aux bras si tendres !

Maman Denize aux yeux de braise, maman Frida, qui vient de Suisse, maman Suzanne qui dirigeant la trébucheuse troupe des « grands », à la promenade, console par ci, console par là.

Enfin il y a « Maman » tout court et c'est la Directrice. Deux étoiles de tendre azur sous la couronne de blé mûr, dirai-je sa tâche ? vous la devinez multiple, ininterrompue, unissant toutes les vaillances à toutes les vigilances. Sereine à travers les soucis, elle assure à son petit peuple la santé, à un jeune personnel forcément houleux, une vie harmonieuse et familiale.

Rare et magnifique exemple d'un caractère qui possède non seulement la somme des qualités féminines et sociales, mais leur parfait équilibre ; elle est tendresse sans sensibilité, compétence sans pédantisme ; prudence, perspicacité et clairvoyance sans mesquinerie, générosité sans gaspillage, ordre sans tracasserie ; elle est aussi gaieté, entrain, soleil au cœur et joie pleinière à voir tous ces yeux brillants, toutes ces menottes roses.

Une seule chose en elle est démesurée : l'inépuisable confiance et l'inebranlable conviction de l'utilité de sa tâche.

Il y a encore une Maman : la vraie, celle qui, toute anxieuse a confié son bébé à la pouponnière, et qui, maintenant, revient le

voir, chaque fois plus extasiée de le trouver si fort, si beau.

Peu à peu, devant tant de dévouement et de si beaux résultats, apparaissent les sympathies, puis les subventions, officielles et bénévoles, la ville de St. Claude reconnaît l'œuvre d'utilité publique et lui accorde un appui bienveillant et généreux. Chaque année d'utiles transformations facilitent le travail et permettent d'augmenter le nombre des petits pensionnaires. En 1927, Mme G. adjoint à la Pouponnière une Ecole de puericulture, qui par des cours théoriques et des stages pratiques admirablement organisés, permet à de nombreuses jeunes filles d'acquérir un diplôme.

Parallèlement à cette belle œuvre sociale Mme G. avait adopté et entièrement élevé une petite orpheline née de mère tuberculeuse, et en fit une robuste jeune fille devenue elle aussi infirmière et qui est aujourd'hui une heureuse mère de famille.

Les circonstances de la guerre furent cruelles à la ville de St. Claude et funestes à la Pouponnière, qui fut fermée, et rouverte à plusieurs reprises puis définitivement fermée. Sans perdre l'espérance de rouvrir un jour la chère maison, Mme G. reprit du travail d'infirmière et se rendait chaque jour à l'œuvre de la Goutte de lait où elle aidait les mères de ses conseils et s'occupait des stérilisations.

Peu qu'affaiblie, elle faisait quotidiennement 6 km. par jour à pied. Ses retours étaient parfois tardifs, seule avec son gros chien dans l'obscurité où patrouillaient les Allemands et que parfois là-bas, dans la forêt, éclatait la fusillade du maquis.

Il y a un an, Mme G. vint à Genève prendre un peu de repos, mais son cœur était resté à St. Claude, et ce lui était une grande peine de n'avoir pu trouver une continuatrice à son œuvre. Car la Pouponnière des Avignonnets a vécu et son toit abrite désormais une colonie de vacances.

Mme G. bien que Suissesse a aimé la France autant que sa propre patrie et lui a donné le meilleur de ses forces. Ce faisant elle a fait apprécier non seulement ses capacités personnelles mais les méthodes et la préparation suisses. Les deux pays lui doivent donc une égale reconnaissance.

Dans les bras d'une soeur très aimée, elle s'est éteinte sans souffrances, parce que les voix de tous les petits qu'elle a soignés, berçaient sa fin et la lui firent douce.

Mme G. avait reçu la croix de mérite de S. M. la reine de Grèce, la médaille du roi Constantine. La France lui avait remis la médaille d'argent de l'assistance publique et celle des assurances sociales.

J. Derron - Ulliac.

ble que celui du plébiscite féminin que reprend la *Lutte syndicale* et sur lequel revient,

à propos des Zurichoises, M. Bridel dans la *Tribune de Genève*. Ce dernier rappelle fort justement l'opposition catégorique de Mme Gourd, à ce genre de consultation.

Aux raisons qu'elle avait alors, s'en ajoutent d'autres : si l'on organisait un plébiscite féminin, un résultat défavorable nous enchaînerait pour une période indéfinie.

« Les femmes ne veulent pas, clameraient-elles, on l'a bien vu ! » Un résultat favorable, au contraire, serait immédiatement contesté, une majorité d'électrices, referendum en main, aurait vite fait de lui tordre le cou. Un plébiscite ? Non merci.

Trouvez donc autre chose, Monsieur Giroud, vous qui accusiez les suffragistes suisses de « laisser aux hommes l'impression de défendre bien mollement leur cause, une cause pour laquelle il vaudrait la peine de manifester plus d'ardeur ».

C'est facile à dire, on voudrait vous y voir !

## Encore les postières

M. Sägesser, directeur du 1<sup>er</sup> arrondissement postal, s'est montré vivement froissé de l'article paru dans notre journal du 22 novembre. Bien loin de considérer la situation avec « cynisme », il fait au contraire tout ce qui est en son pouvoir pour faciliter les choses au personnel féminin de ses bureaux. L'interview parue dans le *Journal de Genève* trahissait, à cause de sa brièveté, sa véritable attitude.

Nous avons été très heureuse de constater

## Publications reçues

### Centenaire de l'Ecole supérieure de Jeunes Filles de Genève 1847-1947

C'est une fort jolie plaquette illustrée qui commémore le souvenir des fêtes du centenaire. On y trouvera les discours officiels prononcés, le 5 mai 1947, au Victoria Hall, l'Adresse du Collège des Garçons, signée par les professeurs, puis quelques échos des fêtes : représentation d' Athalie, à la Salle de la Réformation, jeu radiophonique, revue, goûter des élèves dans le préau... etc.

Les professeurs de l'Ecole ont honoré cette publication d'articles variés : une évocation de la *Genève pittoresque de 1847* par Mme Maire, professeur d'histoire ; les *Belles réponses* recueillies par M. Reinwald, professeur de littérature, prouvent que les jeunes élèves de l'école ne manquent ni d'esprit, ni de profondeur ; un dialogue entre M. de Ziegler, professeur de littérature et une ancienne élève nous fait sentir la vanité des études, mais aussi la valeur des échanges qui s'opèrent pendant ces longues années de jeunesse où l'on croit emmagasiner des connaissances, mais où l'on se forme, ce qui est plus important encore. Enfin deux anciennes élèves, qui ont un nom dans les lettres romandes : Mme Evelyne Laurence, poète, et Mme Pernette Chaponnière, ont offert, l'une des vers, l'autre le souvenir d'une heure de géographie « gâtée » et employée à découvrir non pas le monde, mais les ruelles de la vieille ville.

Nul doute que nombreuses seront les « an-